

Warum Krieg ?

Jacques Boulanger
25/05/2011

Mon propos est une tentative d'explicitation du mécanisme psychique de la violence en général, celle exercée contre les femmes en particulier

Lettre d'un mari à sa femme

Je vous propose la lecture d'une lettre adressée par un mari à sa femme : « *Voici ce que je j'attends de toi. Que mes vêtements et mon linge soient tenus en parfait état. Que trois repas chauds me soient quotidiennement servis dans ma chambre. Que ma chambre et mon bureau soient toujours dans un ordre parfait, sans que personne n'y touche. Que tu renonces à toute relation personnelle avec moi, sauf celles indispensables pour le maintien d'apparences sociales. Que tu renonces à ce que je reste près de toi à la maison, que je sorte avec toi, que je voyage avec toi. Que tu renonces à attendre de moi aucune affection, et tu ne me feras aucun reproche à ce sujet. Que tu me répondes immédiatement lorsque je te parle. Que tu sortes immédiatement de mon bureau ou de ma chambre si je te le demande, sans aucune protestation. Que t'engages à ne pas me dénigrer devant les enfants, ni par mots, ni par actions* ».

Il s'agit de la lettre d'Albert Einstein à sa femme Mileva Maric en 1910, peu avant leur divorce. On peut se dire, à lire ce document cent ans plus tard, que les réseaux neuronaux de la cognition, aussi performants soient-ils, n'excluent pas une immaturité psychique à l'origine d'une extrême violence faite à la femme. Albert avait promis à Mileva que l'argent de son prix Nobel lui serait versé puisque, physicienne, elle aussi, elle avait renoncé à sa carrière pour élever leurs enfants. En fait, il donnera cet argent à une fondation soignant un de leurs fils, Eduard, devenu schizophrène.

Warum Krieg ?

« *Pourquoi la guerre* » ? est un recueil de correspondance entre Einstein et Freud datant de 1932¹, période où le nazisme menaçait l'Europe et le monde, juste avant que Freud ne soit contraint de quitter Vienne pour Londres. « *Que peut-on faire pour détourner les humains de la violence ?* » se demande Freud ? Dans le contexte historique qui est le sien, Freud commence par interroger la relation entre violence, pouvoir et droit, souhaitant bien sûr que le droit se substitue à la force. Il fait pourtant ce constat amer et pessimiste à la fin de sa vie : convaincu que son invention, la

psychanalyse, était une méthode de résolution des conflits, il se rend compte que les humains continuent plus que jamais à faire usage de la violence pour régler leurs conflits d'intérêt.

Conflit et guerre

En psychanalyse, on distingue conflit et guerre. Dans un conflit, on parle, on négocie, on séduit. On veut être le meilleur vis à vis de son adversaire en utilisant la force de la conviction. Dans un conflit, on trouve un compromis suffisamment bon pour qu'aucun des protagonistes ne se sente floué ou humilié. Dans la guerre, au contraire, on tue, on neutralise, on fait disparaître. Comme dans le viol, où l'agresseur fracasse la personnalité de la victime. Comme dans un délire où c'est la communication qui est morte. Comme ces pères que Paul Claude Racamier appelle incestueux. Dans la guerre, et on pense ce soir à la guerre des sexes, il ne s'agit pas de parler mais de neutraliser un ennemi, réel ou imaginaire, en l'occurrence ici, l'autre sexe pour ce qu'il représente. Freud en vient à se poser la question : comment résoudre les conflits sans se faire la guerre ? Il appelle de ses vœux dans ce texte, à partir du principe que l'union, la fédération, font la force, le recours exclusif au droit. Il se félicitait de la création de la Société des Nations de l'époque. C'était avant la deuxième guerre mondiale et il ne verra pas la création de l'ONU, de l'Europe, instances qui tentent de canaliser la violence clastique fondamentale des humains dont il avait condamné une des voies d'expression qu'est le nationalisme. Sexisme et nationalisme font souvent bon ménage. Freud parle aussi dans ce texte de l'inégalité séculaire hommes-femmes et cherche les moyens de combattre cette « *légalité illégitime* ». Nous en reparlerons plus loin à propos de la haine du féminin, du déni de la différence des sexes, qui subsiste dans nos sociétés modernes, continue de se transmettre de génération en génération. « *Fais ce que je te dis et ne fais pas ce que je fais* » : ce modèle paternel vicié, fréquent rend illégitime l'autorité parentale et ouvre, pour beaucoup de garçons, par une identification sexiste, la voie à la violence, d'abord familiale, ensuite sociale, enfin sexuelle. L'égalité hommes-femmes devant la loi, combat inauguré par les suffragettes en 1921, reste un combat actuel.

Du côté du psychisme

Les psychanalystes sont les spécialistes de l'intrapsychisme, des fantasmes, individuels et collectifs, c'est-à-dire, pour Freud, des pulsions, savoir ce qui nous pousse à agir, à penser, à rêver, à relationner. Dans ce même texte, *Pourquoi la guerre ?*, il se fait pédagogue pour expliquer à Einstein, qui n'y comprend rien, que les pulsions

¹ FREUD, S., Pourquoi la guerre ? (1933), trad. J. G. Delarbre et A. Rauzy, in Résultats, idées, problèmes, II, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.

des hommes se partagent en haine et amour, pulsion de vie et pulsion de mort. C'est ainsi : nous, les humains, sommes contraints à haïr ceux que l'on aime, à être patients avec ceux que l'on hait. On ne choisit pas ses collègues de travail, on croit choisir son partenaire. Ce couple amour-haine, attraction-répulsion, est nommé par les psychanalystes ambivalence. Assumer et, dans l'idéal partager, la part de haine que l'on a pour celui ou celle qu'on aime prévient l'usage de la violence. Il s'agit de psychiser pour ne pas passer à l'acte. Nous disons « *intriquer* », comme un fait une tresse, la pulsion destructrice à la pulsion d'amour. « *La satisfaction de ces penchants destructeurs est facilitée par leur mélange avec les penchants idéalistes, érotiques* ». Freud rappelle que dans un autre texte de 1921, « *Psychologie des foules et analyse du moi* »², il a parlé de la grande vulnérabilité des hommes à l'idéologie du leader. Flatter les instincts destructeurs, nationalistes, fondamentalistes, sexistes, fantasmes de rejet archaïques, d'exclusion projetés sur l'autre, l'étranger, l'autre sexe, a toujours servi à la conquête du pouvoir et à l'exercice de l'emprise familiale. Toute vie ensemble, en famille, en couple, en groupe, entre générations, entre sexes, est aussi un rapport de force. « *La pulsion de mort est plus près de la nature que la résistance que nous lui opposons* » avertit Freud. Le mot violence vient de la racine « *vis* » qui signifie la force, mais aussi la vie. Il faut un pacte commun, un regroupement fédératif, un tiers social garant, pour s'assurer que l'autre, s'il est en conflit, ce qui est inévitable, a la capacité de s'auto-interdire l'usage de la violence. C'est ce qui fonde le droit depuis *l'habeas corpus* (1679) : ne pas toucher au corps.

L'enfant est violent par nature

« *La mère empêche, le père interdit* »

Cette capacité de s'auto-interdire la violence, nous l'appelons refoulement. Pour les psychanalyste, ce qui fonde psychiquement, chez l'enfant, cette capacité à rester non-violent quand la tentation de la violence se présente s'origine dans l'œdipe, cette période qui se joue pour les enfants des deux sexes entre 3 et 6 ans.

Au delà du cliché d'Épinal du garçon amoureux de sa maman, de la petite fille amoureuse de son papa, c'est la capacité à refouler, à fonctionner à trois, qui entre en scène dans cette si décisive

période œdipienne. A trois, et non à deux comme dans le narcissisme. A trois, c'est-à-dire en groupe, en collectivité, en fédération, selon une règle commune. J'ai l'habitude d'utiliser cette formule ramassée que les mamans actuelles n'aiment pas beaucoup : « *La mère empêche, le père interdit* ». Je m'explique : de zéro à deux ans, c'est le temps de la fonction maternelle, de la satisfaction des besoins, de la sécurité primaire, de l'empêchement maternel qui tient lieu, pardonnez-moi d'être caricatural à des fins pédagogiques, de dressage comportemental. Les liaisons synaptiques que crée l'attitude de protection de l'enfant ne concernent que l'hémisphère droit, celui qui gère le schéma corporel, la somatognosie, la mémoire des sensations venues du corps propre (Cf. Damasio et le cerveau de l'émotion, Cf. Changeux et le « *darwinisme des synapses* »). La mère, l'assistante maternelle, empêchent que l'enfant ne se fasse mal, ne fasse mal aux autres. Cet empêchement est, à ce stade précoce, peu intériorisé par l'enfant, peu psychisé. L'enfant de la crèche, naturellement violent, de cette violence fondamentale dont par Jean Bergeret, n'agressera pas les autres enfants tant que l'adulte y veille. Comme nous avec les radars sur le périphérique : pas vu, pas pris. A ce stade du développement de l'enfant, la prestation paternelle serait perçue comme celle d'une assistante maternelle.

L'œdipe

A partir de l'œdipe, 4/5 ans, le développement neuronal de l'enfant est suffisant pour que le père représente autre chose qu'un substitut maternel. C'est l'âge où l'enfant a constaté de visu, sans la comprendre encore, la différence anatomique des sexes et devient curieux sur la sexualité. Il a aussi développé sa langue maternelle, a accès aux mots signifiants, plus seulement à l'image, aux représentations de mots, pas seulement de choses. Dès lors la triangulation œdipienne, la force de retenue de la parole de l'adulte, peut se mettre en place via la crainte du gendarme, d'une fonction paternelle catégorique, d'un « *non-mère* » comme dit Claude Le Guen. Ensuite, troisième et définitive étape, c'est la parole des deux parents qui est prise en compte par l'enfant, deux versions d'une même réalité, la masculine et la féminine. Vers 6/7 ans, l'enfant a la capacité de prendre en compte la portée symbolique de la parole parentale, de « *l'autorité parentale* » (loi du 4 juin 1970), interdictive ou gratifiante. Néanmoins, cette parole ne sera intériorisée par l'enfant que s'il comprend qu'il s'agit d'une convention établie entre les adultes qui s'occupent de lui. Cette étape est décisive dans l'instauration du rapport à la loi et du respect de l'autre en général, de l'autre sexe en

² FREUD, S., *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921/1981), 1- trad. P. Cotet, A. et O. Bourguignon, J. Altounian, A. Rauzy, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, 2- "*Psychologie des masses et analyse du moi*" (1921), trad. coll. in *Œuvres complètes*, XVI, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

particulier. C'est parce que c'est dit entre les parents que l'interdit de la violence est intégré, que l'autorité légale devient une autorité légitime, reconnaissable et reconnue par l'enfant. L'autorité est psychisée, intégrée, appropriée. Le surmoi, seule instance psychique non-violente, est fonctionnel. On peut enlever les panneaux avertissant de la présence des radars. La culture du respect de l'autre prend le pas sur la nature humaine fondamentalement violente. C'est le procédé d'humanisation après celui d'hominisation, la noosphère de Teilhard de Chardin dont nous reparle en ce moment Edgar Morin. Il est important de comprendre que, psychiquement, pour un enfant, les parents n'existent comme conjoints, donc supports de l'autorité parentale, qu'une fois l'œdipe résolu, vers 7 ans. Le juge Jean-Pierre Rosenczveig, président du tribunal pour enfants de Bobigny, ne cesse de dire que l'adolescence violente est à ce titre une « bombe à retardement » : y explose ce qui est latent entre 6 et 12 ans et n'a pu se structurer à 3/6 ans : un surmoi fiable, un rapport fonctionnel à l'autorité parentale. On peut tenir le même raisonnement pour l'homme violent contre la femme : ce comportement violent exprime l'enfant violent qu'il reste, du fait de traumatismes infantiles.

Le trauma

Si les hommes sont violents contre les femmes, c'est faute d'un surmoi fonctionnel. On l'a vu avec l'identification au leader, au père : à l'origine, la violence est d'abord une tradition familiale. En consultation d'enfants, on voit beaucoup de fonctionnement familiaux violents, soit violence agie, verbale ou physique, soit violence dite « en creux », par un fonctionnement incestuel, d'emprise morale par la séduction ; ce sont les « parents-copains », « parents-adolescents » qui n'arrivent pas à résister à leur attrait pour l'enfance que représentent leurs propres enfants. Catherine Chabert parle du noyau « pédophile » de la séduction parentale. En agressant une femme, un homme tue aussi l'enfant en elle, ce qui fonde sa personnalité. Dans ces familles au fonctionnement violent, il y a deux conséquences pour l'enfant. Première conséquence, l'autorité légale, on l'a vu, n'est pas légitime aux yeux des enfants ; la voie du surmoi, de la symbolisation du conflit, de la résistance au passage à l'acte violent, sera obturée. C'est peut-être ce qui est arrivé à Einstein qui fut un *Wise Baby*, un « nourrisson savant » (Ferenczi). Avec le renforcement actuel de l'exigence scolaire, on rencontre beaucoup d'enfants dit surdoués qui sont des nourrissons-savants, de futurs adultes savants mais immatures

et potentiellement violents. Deuxième conséquence, le lien parents-enfant est imprégné d'éléments traumatiques qui construisent ce que Ferenczi a appelé en 1932³ « l'identification à l'agresseur ». Il ne s'agit pas du sentiment de vengeance, mais bien, pour la victime de la violence, de recréer de façon répétitive les conditions d'émergence de la violence, comme s'il ne savait pas vivre autrement. Une sorte d'addiction à cet état d'excitation particulier qu'est la violence.

Pourquoi contre la femme ?

Le refus du féminin

La violence faite aux femmes a quelque chose de spécifique : c'est le deuxième sexe qui est visé pour ce qu'il représente. Ce que l'autre sexe représente pose problème à l'homme car il s'agit pour lui de deux représentations mentales inconciliables : la mère et la concubine. D'où ce mythe stupide, érigé en dogme, pardon pour Lourdes, de l'immaculée conception. Bien sûr, à propos de la violence masculine, on peut évoquer la supériorité musculaire de l'homme. Mais on sait que la présence de cette dissymétrie physique sert d'exutoire quand saute le fusible qu'est le sentiment de symétrie, d'égalité, à l'intérieur du couple. Il semblerait que l'homme qui bat sa femme cherche à détruire à la fois la fonction maternelle et la sexualité féminine, deux rôles dont il est inconcevable pour lui qu'ils soient abrités par le même corps. À propos de la mère, Mélanie Klein nous a fait découvrir cette haine terrible pour la mère, normale chez le très jeune enfant lorsqu'il constate qu'elle a parfois autre chose à faire que de s'occuper de lui. À propos de la concubine, c'est une question qui a fait le titre de travaux connus⁴, de films et de romans divers, qui nourrit les arguments des fondamentalistes religieux : *Pourquoi les hommes ont peur des femmes ?* Freud a recherché l'origine de cette peur virile de la partenaire sexuelle et a posé l'hypothèse de la bisexualité psychique. Quand un homme frappe une femme, c'est aussi le féminin en lui qu'il tente de tuer. Il faut entendre les commentaires dans les vestiaires sportifs masculins où la virilité est associée directement au dénigrement du féminin. Être un homme, pour certains, c'est opposer un déni formel à la bisexualité psychique, ce sentiment troublant

³ FERENCZI, S., *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion*. in *Psychanalyse IV, Œuvres complètes*, Payot, p125-135 1982.

⁴ SCAEFFER, J., *Le refus du féminin*, PUF, 1997.

COURNUT MC-JJ: *La castration et le féminin dans les deux sexes*. *Revue Française de Psychanalyse* 1993, Spécial congrès:1353.

d'avoir à composer avec une homosexualité psychique originaire, montrer une capacité de tendresse toute féminine animant un corps d'homme. Si un mec sait se montrer tendre, il aura tendance à le faire en cachette, loin des regards. Il a peur alors de se ressentir comme en état de reddition, de dépendance, d'allégeance, de passivité tout ce qui reste l'archétype masculin à propos du féminin. Dès lors, dans le conflit entre un homme est une femme, là où le passionnel est si proche, cet « ordinaire de la passion » qu'est la violence faite aux femmes, comme dit encore Jean Cournut, il faut, pour ne pas y tomber une forte capacité de refoulement, acquise à la période œdipienne on l'a vu, pour renoncer à la tentation d'interpréter faussement la réalité, ne pas se dire qu'elle a tort parce qu'elle est une femme et qu'il faut la faire taire par tous les moyens, ne pas se dire que ce qu'elle veut est nuisible, en moins pour la virilité. Ce qui fait peur à l'homme chez la femme, c'est ce qu'elle représente pour lui de passivité, de dépendance, de séduction traumatique (voir *La Genèse*, le serpent), de sentiment de creux, de vide, d'insondable, d'énigmatique, de mystérieux, de pouvoir magique, ... bref, la mère archaïque, la figure effrayante de Méduse.

Archétype du féminin

Françoise Héritier est anthropologue. Elle a succédé à Claude Lévi-Strauss au laboratoire d'anthropologie sociale en 1981. Elle est professeur honoraire au Collège de France. A propos de l'injustice faite aux femmes, elle écrit (*Le Monde*, 11/02/2003) : « *L'injustice première est que, alors que la différence des sexes n'est porteuse ni d'inégalité ni de hiérarchie, tout se passe comme si cette différence signifiait supériorité du côté masculin et infériorité du côté féminin. Ce qui est féminin est dévalorisé. Et cela continue malgré les efforts didactiques, les lois, qui, en théorie, instaurent la parité en politique, l'égalité des salaires...* »... « *Rien n'a vraiment changé profondément parce qu'il est très difficile de faire changer les mentalités collectives. Ce qui s'est modifié, c'est la manière de vivre en couple, par exemple. Mais fondamentalement, si l'on regarde les représentations mutuelles des hommes et des femmes, on est resté globalement dans le même système de représentations* » ... « *Cette manière de voir me paraît contraire à l'idée de l'égalité que je postule entre hommes et femmes. Elle suppose que l'on admette que le désir masculin requiert un assouvissement immédiat. Il ne pourrait être ni contrôlé ni différé et aurait besoin pour cela de corps mis immédiatement à sa disposition. Et cette idée est inculquée aux hommes dès leur plus*

jeune âge » ... « *Je vais prendre un exemple dans une société africaine, au Burkina, qui montre bien la mise en place culturelle des comportements différents chez les filles et les garçons. Je me suis aperçue, en regardant les femmes avec leur enfant dans leur dos, que quand certains pleuraient, elles s'arrêtaient immédiatement pour leur donner le sein. D'autres en revanche pouvaient hurler à pleins poumons sans que la mère s'en préoccupe. Les premiers étaient des garçons, les seconds des filles. Quand j'ai interrogé ces femmes, elles m'ont répondu spontanément : un garçon a le cœur rouge, s'il se met en colère, il pourrait en mourir ; une fille, il faut qu'elle apprenne à attendre. On crée ainsi deux manières d'être : l'habitude de la frustration pour les femmes, et la satisfaction immédiate et jugée normale des pulsions pour les hommes* ». Le travail éducatif reste une affaire de femme. Selon une étude de l'INED (*Le Monde*, 08/04/09), la participation des pères aux soins et à l'éducation des enfants progresse peu. Premier constat : les pères s'investissent beaucoup moins que les mères dans les tâches familiales. Deuxième constat : malgré les discours sur l'égalité et la mixité, la famille reste le lieu de la spécialisation genrée du travail.

Machisme et masochisme

Pourquoi une femme met-elle si longtemps à se révolter quand elle est humiliée ? *Ce que veut une femme* est un livre de Serge André des années 1970. Au risque de se fâcher, il faut aussi parler, chez certaines femmes, de cette part traumatique de conditionnement familial qui peut l'amener à supporter, voire à susciter la violence. La littérature psychanalytique a beaucoup commenté un texte de Freud qui parle du fantasme, plutôt féminin paraît-il, appelé, « *Un enfant est battu* »⁵ (1919). Être aimée du père est une revendication fréquente dans les thérapies de femmes. Cette quête féminine légitime qui, en cas de carence dans l'enfance ou de père réellement violent, peut provoquer une collision, une collusion, entre érotisme et violence. Ce goût particulier qu'a le masochisme, inclinaison à s'accoutumer à la violence, voire à en tirer plaisir, inclinaison autant masculine que féminine, peut amener une femme, à son insu, à ne pas pouvoir résister à la violence de son homme, à accepter l'inacceptable dans la vie conjugale. C'est un schéma que l'on trouve souvent dans cet engrenage de violence réciproque que représentent par exemple

⁵ FREUD, S., *Un enfant est battu, Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles* (1919), trad. D. Guérineau, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973. (anciennement: "*On bat un enfant*").

l'alcoolisme, le cannabisme, et leurs débordements comportementaux.

Conclusion

Secousse sismique

L'agression d'un homme contre une femme agit comme un séisme de sa personnalité. Il est hélas d'actualité de parler de tremblement de terre. Si je prends cette violence de la nature comme métaphore de la violence faite aux femmes, c'est qu'il y a dans ce cataclysme un aspect économique, dynamique, structurel, trois aspects qu'il est important de repérer si l'on veut prévenir la violence. Du fait de cet aspect économique, c'est-à-dire énergétique, la proximité d'un accès de violence peut être repérable. Un séisme, une éruption volcanique, c'est une énergie considérable accumulée depuis des années, qui est née du conflit entre deux plaques de la croûte terrestre. L'une va dans un sens, l'autre en sens inverse, comme le moi et le surmoi tirent chacun dans leur direction. Il y a courbure et accommodement jusqu'au jour où un point de rupture est atteint. Rien ne contrôle alors ce déchaînement de violence. A titre préventif, installer des sismographes dans une famille à fonctionnement violent, ce serait guetter les moments où la parole ne médiatise plus le conflit, ce silence dans le couple, si menaçant, avant le séisme.

Du fait de son aspect dynamique, c'est-à-dire le débit, la brutalité du passage à l'acte, la surtension que l'accès de violence provoque dans la relation casse l'histoire du couple et dénature le lien entre un homme et une femme. Il faut parfois longtemps avant qu'une femme décide de ne pas reconstruire son illusion détruite. Avant qu'elle ait la force de briser son propre rêve. Cet acte iconoclaste, casser ce que l'on a adoré, est souvent, fondateur. Du côté structurel, c'est-à-dire de l'organisation des personnalités, nous disons topique en psychanalyse, c'est la répétition des secousses qui alerte, et l'examen de ce qui s'est passé aux générations précédentes. Nous l'avons dit : la violence faite aux femmes est souvent un héritage, un fonctionnement familial emprunté aux grands-parents. L'homme violent est porté par la structure du langage de ses ancêtres (« *violence verbale* »). Sans une aide à l'introspection, à la rupture transgénérationnelle de cette transmission délétère de la violence, il ne peut que répéter avec sa compagne un rapport au féminin qu'il tient de son père. Ici, on l'a vu avec l'histoire de Julien, la responsabilité des choix de vie parentaux, des conditions éducatives, est écrasante. Un projet de prévention contre la violence faite aux

adolescentes et aux femmes pourrait être, comme souvent, un travail éducatif, à l'école ou en famille. Hélas, comme Freud à la fin de sa vie, dans son écrit *Malaise dans la civilisation* (1930) je ne suis pas optimiste sur ce point : la couche de culture, le droit, qui enveloppe notre nature violente, est mince. Du côté de l'autorité parentale, c'est celle du père, c'est l'identité masculine des pères dans l'exercice de leur fonction paternelle qui est devenue plus difficilement repérable. Catherine Chabert, dénonce *L'oubli du père*⁶ et Michel Schneider de *Big Mother*⁷. Les mères des jeunes générations oublieraient de préparer le terrain de la fonction paternelle, de passer en seconde ligne dans cette période sensible des 3/5 ans de l'enfant. Elles croient interdire quand elle continuent d'empêcher les enfants au delà de cinq ans. Elles auraient tendance à oublier la spécificité irremplaçable de la fonction paternelle, application qui ne peut s'installer, nous l'avons vu, que dans la période sensible de l'œdipe. L'oubli du père dans l'éducation des garçons est probablement source de beaucoup de violence à l'adolescence.

Se séparer pour se réparer

Comprendre, quitter, se réorganiser, se réparer : quatre étapes qui sont l'inévitable parcours de la combattante au delà de la répétition des agressions violentes d'une femme par un homme. Comprendre la violence sournoise au quotidien est souvent, on l'a vu, un long travail psychique pour une femme. Partir est une douleur morale surajoutée à la douleur physique et à la désillusion. Se réorganiser une vie après la catastrophe psychique qu'est le fait d'avoir été battue par celui qu'on a aimé est une urgence qui peut mener à la détresse et à la dépression. Il importe de se réparer, mais c'est refaire en pensée, mentalement, avec l'aide d'un tiers-thérapeute, tout le chemin de la violence subie, depuis l'origine, c'est-à-dire l'enfance. C'est un travail psychique long, difficile, pesant, coûteux, mais indispensable pour éviter la répétition et pour construire une conviction absolument nécessaire pour survivre : il existe un avenir pour toute femme battue.

* * *

⁶ CHABERT C, *L'oubli du père*. PUF 2004:176 p.

⁷ SCHEIDER, M., *Big Mother, Psychopathologie de la vie politique*, Odile Jacob, 2002, 336 p.